

LAURA FERNÁNDEZ

CONNERLAND

ACTES SUD

DU MÊME AUTEUR

LA CHICA ZOMBIE, Denoël, 2014.

Titre original :
Connerland
Éditeur original :
Penguin Random House Grupo Editorial, Barcelone
© Laura Fernández, 2016
c/o SalmaiaLit, Literary Agency

Illustration de couverture : © Léa Chassagne

© ACTES SUD, 2019
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-12328-4

LAURA FERNÁNDEZ

CONNERLAND

roman traduit de l'espagnol
par Sébastien Rutés

ACTES SUD

À Kilgore Trout.
Et à son seul et unique lecteur, le fabuleux Eliot Rosewater.

SOMMAIRE

Jerry Dix s'est (GLOUPS) suicidé 13

LIVRE UN

1. (Une Fille Manderlan) 17
2. L'autre Voss et les extraterrestres 31
3. Un écrivain (mort) dans le Monde des Oies 73

LIVRE DEUX

4. Comme un paléontologue devant le cadavre encore chaud du dernier dinosaure 103
5. *Dieu vous bénisse, Mister Water* 140
6. La médium qui est en vous 180

LIVRE TROIS

7. (Bon, écoutez), vous allez jouer Mlle Culver 235
8. Construire un château *hanté* sur une plage déserte 269
9. Que s'est-il vraiment passé sur Delmark-O ? 314

LIVRE QUATRE

10. (Ghostie Backs était ici) 359
11. Un X pour indiquer l'endroit 389
12. *Connerland* 417

DRAMATIS PERSONAE 463

Je vous aime, mes salauds, avait déclaré Eliot à Milford. Je ne lis plus que vous. Vous êtes les seuls à oser parler des changements réellement formidables de notre époque, les seuls à être suffisamment fous pour réaliser que la vie est un voyage spatial, et pas des plus courts, d'ailleurs – un voyage qui durera des millions d'années. Vous êtes les seuls à avoir les tripes de vous soucier réellement de l'avenir, à constater réellement ce que nous font les machines, ce que nous font les guerres, ce que nous font les villes, ce que nous font les grandes idées trop simples, ce que nous font les gigantesques malentendus, erreurs, accidents et catastrophes. Vous êtes les seuls à être suffisamment givrés pour vous tourmenter sur l'infini du temps et de l'espace, sur les mystères qui ne mourront jamais, sur le fait que nous sommes là en train de déterminer si le voyage spatial du prochain milliard d'années nous conduira au Ciel ou en Enfer.

Kurt Vonnegut,
*Dieu vous bénisse, monsieur Rosewater**.

* Trad. Gwilym Tonnerre, Gallmeister, 2014.

JERRY DIX S'EST (GLOUPS) SUICIDÉ

Si la compagnie aérienne Timequake existe, c'est parce qu'un garçon dénommé Reddy, Reddy Dolden, a passé trop de temps à jouer à *Dirigez votre propre compagnie aérienne*, un jeu vidéo de stratégie dont seulement trente-six exemplaires ont trouvé acquéreur dans le monde. Les autres neuf mille neuf cent soixante-quatre ont été détruits impunément, et leur concepteur, un type dénommé Jerry, Jerry Dix, qui avait tout perdu à cause de ce jeu idiot, s'est (GLOUPS) suicidé. Mais personne ne s'en est aperçu. Seul un garçon, un garçon dénommé Reddy Dolden, qui deviendrait par la suite patron de la compagnie Timequake (BIENVENUE À BORD DE VOTRE CAPSULE TEMPORELLE), la troisième compagnie aérienne au monde, pleurerait sa mort en serrant son avion en peluche.

Cette nuit-là, la nuit du 27 octobre 1997, le garçon, Reddy Dolden, décida que son premier *vrai* Boeing 767 porterait le nom de Jerry. Jerry Dix. Et que ses passagers, ses *vrais* passagers, pourraient un jour ramener chez eux un jouet Jerry Dix, une poupée pilote pour la version bon marché, ou bien l'authentique version Boeing 767 en peluche. Dix ans plus tard, Reddy Dolden tiendrait parole en achetant le premier avion de sa flotte et en le baptisant Jerry. Mais il faudrait attendre encore dix ans pour que la version avion en peluche du malheureux Dix devienne l'objet de merchandising aérien le plus vendu au monde. À ce moment-là, Reddy Dolden serait tellement riche qu'il aurait non seulement oublié le petit garçon pauvre qui dormait en serrant son avion en peluche, mais qu'il

aurait aussi arrêté de rêver, car à quoi bon les rêves quand on est soi-même un faiseur de miracles ?

Or, Reddy Dolden était quelque chose dans le genre.

Il réalisait des miracles.

Enfin, bon, vous voyez ce que je veux dire.

L'argent les réalisait pour lui.

LIVRE UN

Dans lequel un écrivain de science-fiction mort dans des conditions ridicules (VOSS VAN CONNER) et une séduisante hôtesse de l'air désespérément célibataire (MIRANDA SHERIKOV) *tombent* l'un sur l'autre dans un avion de ligne de la prospère compagnie aérienne Timequake (BIENVENUE À BORD DE VOTRE CAPSULE TEMPORELLE) à destination de Bromma.

1.

(UNE FILLE MANDERLAN)

Miranda Sherikov ajusta ses demi-gants, prit une profonde inspiration et empoigna le chariot des boissons en se disant qu'elle aurait bien aimé rencontrer Jerry Dix en chair et en os, à l'époque où il en avait encore. Comme ça, peut-être qu'elle n'aurait pas été forcée de rencontrer tous les autres. Tous les autres, c'est-à-dire les types qu'elle rencontrait par paquets de six grâce au Programme de rencontres pour hôtesses de l'air Manderlan, programme lancé par Lemy Manderlan, le directeur général de la compagnie aérienne Timequake, le jour où il avait réalisé que les hôtesses de l'air de la compagnie jouissaient d'une popularité franchement astronomique et décidément *sexuelle* auprès de la population mondiale. Leurs uniformes, conçus par la toujours très polémique Sandy Sapp, étaient constitués de chaussettes mi-cuisse blanches, de mini-jupes de tenniswoman en cuir bleu, de ceintures d'un orange scandaleusement tape-à-l'œil, de foulards d'un orange scandaleusement tape-à-l'œil à nouer autour du cou de façon *éminemment* suggestive, de décolletés façon Wonder Woman, de demi-gants qui recouvraient à peine les doigts des hôtesses mais donnaient cependant *des ailes* à l'imagination des passagers, et de petits bérets assortis aux mini-*(MINI)*-jupes, avec trois lignes dorées qui représentaient, à en croire Sapp, la compagnie dirigée par Dolden.

Étant donné le caractère fétichiste de l'uniforme conçu par Sapp, pas étonnant qu'une version sex-toy soit en vente dans les boutiques de lingerie érotique d'une bonne moitié du monde. Cette version était connue sous le nom de *Pin-Up*

Timequake Hostess et rapportait énormément d'argent. Sandy s'était acheté une île grâce à elle. Elle la peuplait d'animaux domestiques abandonnés. Sandy les collectionnait de la même façon que certains enfants collectionnent des dinosaures de l'espace.

L'île, soit dit en passant, s'appelait Sappy.

Elle se trouvait quelque part dans le Pacifique.

Souvent, Miranda Sherikov se demandait ce que ça ferait d'être abandonnée là-bas. Mais Miranda était le genre de fille qui se demandait souvent ce que ça ferait d'être dévoré par un requin blanc.

Si tant est que ce genre de fille *existe*.

Jubb, Jubb Renton, était, sans le savoir, l'homme au monde qui possédait le plus d'exemplaires du tantôt franchement hilarant, tantôt exagérément ridicule troisième roman de Voss Van Conner, *Excursion à Delmark-O*. Le protagoniste de ce roman était un astronaute qui, un jour de congé, décidait d'emmener sa petite famille sur une agréable planète du nom de Delmark-O. Mais en arrivant, il découvrait que la planète n'avait rien d'agréable du tout. En réalité, elle ne l'était plus depuis longtemps. Concrètement, elle ne l'était plus depuis deux siècles, après qu'une étrange race d'immeubles inhabités l'avait attaquée puis conquise. Pourquoi l'astronaute croyait-il que Delmark-O était toujours une planète agréable ? Rien de plus simple. Parce qu'il n'avait pas jugé opportun d'actualiser le guide touristique intergalactique familial.

La fascination de Jubb, Jubb Renton, un des meilleurs vendeurs à domicile de Jouets pour toutes époques Harrington, pour ce roman de Voss Van Conner était sans bornes. Pour le moment, Jubb en possédait deux cent trente et un exemplaires, et pourtant, en dépit des apparences, il n'avait rien d'un vrai collectionneur. La seule raison pour laquelle Jubb Renton achetait encore et encore *Excursion à Delmark-O* était exactement la raison pour laquelle les voyageurs solitaires finissent toujours par téléphoner chez eux tôt ou tard : pour avoir l'impression qu'ils *existent* encore, qu'il y a quelque part

quelqu'un ou *quelque chose* qui les rattache au monde. Car l'existence de Jubb était parfois aussi éthérée, aussi *irréelle* que celle d'un fantôme menotté à la rambarde d'un immeuble éternellement menacé de démolition.

Bien sûr, le succès du Hoppy Harrington, le produit phare de Jouets pour toutes époques Harrington, dépendait de lui, mais tous ces exemplaires dépendaient *encore plus* de son existence. Il avait pour mission de les *préserver*, vu que personne d'autre ne le ferait. Car *personne* ne les aimait.

Oui, Jubb Renton était ce genre d'homme-là.

Le genre d'homme que Miranda Sherikov aurait considéré comme un Type adéquat. Le genre d'homme qui voyage en demi-siège avec du pain d'épice plein les poches. Le genre d'homme qui s'avère souvent aussi inutile qu'une cravate.

— Café, thé, boisson fraîche ? demanda Miranda au volumineux passager du 23 Double E, en esquissant un sourire modèle Je Suis Ici Pour Que Votre Vol Soit Le Plus Agréable Possible. Un *donut* ?

Le volumineux passager du 23 Double E la regarda comme si c'était la première fille qui s'adressait à lui de toute sa vie. Il rougit, baissa les yeux, bafouilla (EUH EUH HO HO) et, finalement, chuchota :

— Un beignet.

— Un *donut*, corrigea malicieusement Miranda.

Le volumineux passager du 23 Double E acquiesça sans la regarder.

Miranda ouvrit le compartiment des viennoiseries sans cesser de sourire et lui tendit un de ces insipides *donuts*.

— Et vous, l'ami ? demanda-t-elle au Demi-Siège plutôt séduisant coincé contre le hublot du 23 Double E. Café, thé, boisson fraîche ?

— Café, dit-il en posant le livre qu'il lisait.

Il était brun. Avec des yeux bleus et une cicatrice impressionnante sur le front. Son nez était peut-être un peu trop grand mais il avait exactement le style de lèvres qui peuvent rendre folle une fille du genre de Miranda Sherikov.

— Très bien, dit-elle. C'est parti.

Pourquoi n'y avait-il jamais de types comme lui au Programme de rencontres pour hôtesses de l'air Manderlan ? Pourquoi le Programme de rencontres pour hôtesses de l'air Manderlan était-il un vrai repaire de Types pas très adéquats ?

— Vous savez comment on appelle les gens de *votre* classe ?

Miranda tenta de lui faire la conversation tandis qu'elle remplissait son gobelet en carton d'un liquide brunâtre qui n'était qu'un lointain cousin du café.

— Non, dit le Type adéquat, qui esquissa un sourire timide en regardant du coin de l'œil son volumineux voisin.

— Des Demi-Siège, expliqua l'hôtesse de l'air en tendant le café fumant.

— Ah bon, dit le Type adéquat qui regardait toujours du coin de l'œil son volumineux voisin, et, en prenant le gobelet en carton, il ajouta poliment : Trop aimable.

— Vous vous souvenez de la publicité ? insista Miranda.

— Je peux avoir du sucre ? demanda le Type adéquat.

Le sourire de Miranda disparut.

Imbécile, pensa-t-elle.

Et elle dit :

— Oui. Bien sûr.

Et :

— Voilà.

Le Type adéquat le prit et sourit sans trop y penser.

Ensuite, il retourna à ce qu'il était en train de lire.

Or, ce qu'il était en train de lire, c'était *Excursion à Delmark-O* de Voss Van Conner.

— Dis-moi que tu ne vas pas faire ça, Suzz, susurra Brenda Jimson.

— Pourquoi pas ?

Suzz sourit. Elle avait un sourire vraiment charmant. En réalité, tout en elle était vraiment charmant.

— Pour commencer, parce que ce n'est pas un tennisman, susurra Brenda.

Suzzan Robertson était la plus accessible des hôtesses *platinum* de la compagnie. Elle continuait à officier sur des vols considérés comme secondaires dans le genre de celui-ci, un minable vol intérieur Altoona-Bromma, bien qu'elle n'ait pas à le faire, étant un être *supérieur*. C'était une hôtesse *platinum* et, en tant que telle, une star. Elle avait joué dans au moins trente-sept publicités de la compagnie et était vraiment célèbre. Son visage était connu partout. Selon les mots de Lemy Manderlan, Suzz Robertson était un être supérieur que tous les passagers adoraient comme les anciens Grecs avaient adoré leurs dieux nombreux et violents.

— Oh, j'ai arrêté de les collectionner, répondit Suzz.

— Pourquoi ?

— Je me suis rendu compte que je *hais* le tennis, dit Suzz, qui, bien qu'acceptant de figurer sur les vols secondaires, ne travaillait pas comme membre d'équipage.

Son travail consistait à se promener le long du couloir, à se laisser photographier, à signer des autographes et à accepter les cartes de visite des Types adéquats vraiment désireux de l'inviter à dîner.

— Et c'est pour ça que tu vas coucher avec un matamore ? murmura Brenda.

Brenda avait les cheveux bouclés, le nez couvert de taches de rousseur et les yeux légèrement bridés.

— Ce n'est pas un matamore, Brenda, c'est un *matador* – la corrigea Suzz en passant la langue sur sa lèvre supérieure parfaite et *exquise*, lèvre à laquelle *goûterait* le soir même Alejandro Sesito Vargas, le *torero* –, et un *bon*, Bren.

— Oh, un *bon*, Suzz ?

— Un *très bon*, Bren. Mais, entre nous, si tu veux te faire du souci pour quelqu'un, fais-t'en plutôt pour notre *amie*.

— Miranda ?

— Hmm, notre *amie*, dit la *platinum*. Elle participe toujours au Programme de rencontres ?

— Oui. Mais elle ne trouve rien de sérieux, répondit Brenda.

— Ah, parce qu'elle cherche quelque chose de sérieux ?

— Écoute, Suzz, j'en sais rien. C'est pas le jour, pour tout dire, c'est même un jour plutôt *horrible* et je ne crois pas avoir

envie de parler du Programme. – Brenda, Brenda Jimson, avec toutes ses taches de rousseur et ses yeux bridés, se massa les tempes. – Ce matin, ce maudit Wankel Thompson a dit à la radio que j'avais un nuage à l'horizon aujourd'hui, un foutu nuage *noir*, et tu sais quoi ? Il avait raison.

— Oh, non, tu sais que Wankel est sorti avec Dixie, mon satané *chef* ?

Brenda fronça les sourcils. Les sourcils de Brenda étaient des sourcils particulièrement charmeurs et particulièrement curieux. S'ils avaient été des petits garçons plutôt que des sourcils, ils auraient été du genre à aller se coucher tard.

— Wankel est sorti avec Dixie ? Dixie *Voom* ?

— Ne m'en parle pas, ç'a été une époque horrible. Il a essayé de lancer une nouvelle gamme de pancakes. Les pancakes Ray Wankel Voom, se moqua Suzz. Ça n'a pas marché. Pas plus leur histoire que les pancakes, d'ailleurs. Et le monde ne s'en porte que mieux.

— Oh, quand même, Suzz.

La *platinum* sourit, elle sourit et dit (PARLE-MOI DE CE NUAGE).

— Ce n'est pas vraiment un nuage.

— Évidemment que ce n'est pas vraiment un nuage.

Brenda attrapa son sac à main et en sortit une coupure de journal.

Elle la tendit à Suzz.

Elle dit :

— Mon écrivain préféré est mort, Suzz.

La coupure se composait d'une photographie, la photographie d'un type frisé au brushing discret, un type qui portait une épaisse barbe sombre et une horrible chemise blanche, une chemise blanche qui laissait voir une grande partie de son torse *glabre* et franchement pas très musclé, de trois lignes qui expliquaient comment ce dénommé (VOSS VAN CONNER) avait été sacrément *maladroit*, et d'un titre qui ne laissait pas place au doute :

ÉCRIVAIN DE SCIENCE-FICTION MEURT ÉLECTROCUTÉ

Avant de devenir directeur général de la compagnie aérienne Timequake, Lemy, Lemy Manderlan, avait été le meilleur ami de Reddy Dolden, le garçon qui avait un jour dormi en serrant son avion en peluche. Lemy et Reddy s'étaient connus au lycée. Reddy avait surpris Manderlan en train de lire en cachette dans les toilettes un roman intitulé *Volez un autre jour* et n'avait pu s'empêcher de lui demander si le protagoniste était pilote.

Surpris, Manderlan avait acquiescé (HMM).

Et alors Reddy avait voulu savoir quel genre de pilote.

Et Manderlan avait dit :

— Le genre qui déteste son métier.

Reddy n'avait pas pu croire qu'un pilote (DIEU DU CIEL, UN PILOTE !) puisse détester son métier et avait dit :

— S'il travaillait pour moi, il serait viré.

Manderlan avait souri. Ses joues gigantesques s'étaient soulevées (HOP), elles étaient restées en suspension une infime fraction de seconde (BLUUURB) avant de (FLOP) retomber.

— Mais il ne travaille pas pour toi, avait alors dit Manderlan.

— Peut-être un jour, avait dit Reddy.

Et il avait souri. Lemy aussi avait souri. L'un et l'autre avaient ressenti, à ce moment-là, comme une petite décharge électrique. Rien d'incroyable, juste quelque chose comme une petite décharge électrique, et ils s'étaient regardés, de façon *étrange*, dans les yeux, comme si au lieu de se regarder, comme si au lieu de se contenter de se refléter, leurs pupilles s'étaient, l'espace d'un instant, plongées l'une dans l'autre et y avaient nagé, et cela, ce sentiment de familiarité, cette reconnaissance mutuelle, les fit rougir et éprouver, immédiatement, une sensation comparable, la sensation qu'ils se connaissaient depuis toujours et que, selon toute probabilité, ils s'étaient rencontrés dans une autre vie, ou peut-être dans celle-ci, mais dans le futur, un futur qu'ils avaient déjà *vécu*.

— Bon, s'était contenté de dire Lem.

— Je vais avoir ma propre compagnie aérienne, avait dit Redd.

Manderlan avait ri. Son rire était franchement épouvantable. Il faisait plus ou moins comme ça : OH OHOH HOU.

— J'ai deux milliards d'avance sur le meilleur joueur de *Dirigez votre propre compagnie aérienne*, avait dit Dolden, très sérieusement.

— *Dirigez votre propre compagnie aérienne ?*

Dolden avait acquiescé. Et dit :

— Un jeu de stratégie.

Manderlan avait ri.

— Tu crois que tu vas diriger une (OUH OUH) compagnie aérienne (OUH) parce que tu es bon à un (OUH OUH) jeu vidéo ?

— Je ne crois pas, avait dit Dolden, je le sais.

Manderlan ne pouvait pas s'arrêter de rire.

— Je ne suis pas seulement bon, avait dit Dolden. Je suis le meilleur. Meilleur que le président de Dandy American Airlines. Meilleur que le président de Konklin Mint Airlines. Et eux, ils le savent. Ils viendront me chercher, avait conclu, sûr de lui, le petit Dolden.

Et il ne se trompait pas.

Ils étaient venus le chercher.

Et il lui avait fallu tenir sa promesse.

Reddy avait promis à Manderlan un poste dans sa future compagnie.

Un poste *important*.

Après tout, le temps passant, il était devenu son meilleur ami.

L'étrange sentiment de familiarité avait grandi démesurément, de sorte que les deux pensaient en permanence à ce que l'autre pouvait bien être en train de faire. Quelque chose les liait, quelque chose qui pouvait bien être ce fameux roman. Le roman que Lemy Manderlan lisait en cachette dans les toilettes du lycée : *Volez un autre jour*, de Voss Van Conner.

Le meilleur roman que Reddy Dolden ait jamais lu.

— Six types en une seule nuit ?

Suzz Robertson, la *platinum* Suzz Robertson, venait de questionner Miranda sur le Programme de rencontres pour hôtesses de l'air Manderlan. Or, il n'y avait rien au monde que Miranda Sherikov détestait plus que parler de ce maudit

Programme. Chaque fois qu'elle entendait parler de ce maudit Programme, Miranda avait envie de décrocher un téléphone, n'importe quel téléphone, et d'appeler la dénommée Sandy, Sandy Sapp, pour lui dire qu'elle n'avait *pas* l'intention d'abandonner un animal domestique sur cette fameuse île déserte, mais de *s'abandonner* elle-même, parce que tous les autres gens se ressemblaient et lui rappelaient constamment qu'elle ne faisait pas partie du *système*, qu'elle en était une petite *erreur*, une erreur délicieuse mais une erreur quand même, une erreur qu'il fallait *éliminer*, ou du moins, *ignorer*, comme si au lieu d'une fille, une hôtesse de l'air Timequake, elle n'était qu'un *fantôme*, le fantôme de la fille en question, le fantôme de l'hôtesse de l'air en question, un fantôme qui disparaissait dès que quelqu'un prononçait les mots (FILLE MANDERLAN), comme si ce n'était pas seulement le nom qu'on donne à une certaine sorte de filles, ces filles inscrites volontairement au Programme de rencontres pour hôtesses de l'air Manderlan, mais plutôt une espèce de sortilège, une malédiction, quelque chose qui les éliminait une par une de la surface de la terre.

Mais elle ne faisait jamais ça.

Elle se contentait de murmurer, comme dans le cas présent :

— Tu as entendu parler du *speed dating* ?

Jubb, Jubb Renton, le type qui possédait le plus d'exemplaires d'*Excursion à Delmark-O* au monde, se mit à l'aise dans son demi-siège, non sans avoir jeté auparavant un coup d'œil rapide et gêné à son volumineux voisin, et se demanda pour la première fois si ç'avait été une bonne idée. Est-ce que ç'avait été une bonne idée d'accepter le ticket de M. Brent et d'échanger sa tournée avec Sommerburg ? Que dirait le vieux Rent Renton s'il apprenait que son fils unique préférait un rendez-vous avec une fille, un rendez-vous, pour tout dire, avec une *hôtesse de l'air*, plutôt que de travailler à devenir le meilleur vendeur de Jouets pour toutes époques Harrington ? Oh, il dirait certainement quelque chose comme :

— Ils vont venir te chercher, mon fils.

Maudit vieux cinglé.

Les Correcteurs n'existent pas, lui aurait crié Jubb.

S'ils existaient, je ne serais jamais monté dans cet avion de malheur.

S'ils existaient, je serais en train d'attendre ma commande de spaghettis Jasselin du vendredi soir, dans le canapé de mon salon mal éclairé, avec un verre de vin dans une main et un exemplaire d'*Excursion à Delmark-O* dans l'autre, à me sentir complètement ridicule.

— Maudit vieux cinglé, grommela Jubb à voix haute, sans s'en apercevoir.

— Je vous demande pardon ?

Le Double Siège interrompit sa gymnastique des mandibules (VOUS NE POURRIEZ PAS ARRÊTER DE MASTIQUER ? QU'EST-CE QUE VOUS ÊTES ENCORE EN TRAIN DE MASTIQUER ?) et le regarda, l'air contrarié.

— Oh, désolé. – Jubb essaya de sourire. Son sourire n'était pas particulièrement beau. – Je ne voulais pas vous déranger.

Le gigantesque Double Siège opina du chef et le regarda avec compassion, comme s'il n'était pas un Double Siège mais L'Homme le Plus Séduisant du Monde.

— C'est la première fois que j'y vais, admit Jubb, sentant bien qu'il devait une explication à ce prototype d'être supérieur. À Bromma.

— Oh. – L'homme mâcha (CRUNCH), regarda ostensiblement le livre que Jubb lisait et dit, comme s'il avait fait le rapprochement : – Évidemment.

— C'est que, moi, *euh*. – Jubb hésita. – Vous connaissez Voss Van Conner ?

Le type fit énergiquement non de la tête. Jubb remarqua qu'il s'était coupé en se rasant d'un côté de son extravagant double menton.

— C'est mon écrivain préféré. – Jubb sourit. Il lui montra la couverture d'*Excursion à Delmark-O.* – J'ai des centaines d'exemplaires de ce livre.

— Des *centaines* ?

Le Double Siège le regarda moitié surpris, moitié amusé, et Jubb décida de clore le sujet. Pourquoi diable fallait-il

toujours qu'il parle trop ? Est-ce que ce type avait besoin de savoir combien il possédait d'exemplaires d'*Excursion à Delmark-O* ? Oh, non, bien sûr que non.

— En fait, non, abrégea Jubb. C'est mon, c'est, pour mon, eh bien, *travail*.

Mon travail est si horrible que j'ai besoin de m'enfuir sur d'autres planètes pour oublier toutes les choses qu'il me fait rater dans ce monde-ci, pensa-t-il.

Mais ce n'est pas ce qu'il dit.

Ce n'est pas ce qu'il dit parce que le Double Siège demanda :

— Vous êtes écrivain ?

Et Jubb pensa qu'il avait lu si souvent *Excursion à Delmark-O* qu'il avait l'impression de l'avoir écrit. C'est pourquoi, narguant les Correcteurs, ces émissaires du Destin qui n'étaient que des hommes sans visage, des pantins costumés, il répondit :

— Hmm. – Et, tout sourire, fier enfin de celui qu'il disait être, il ajouta : – Écrivain de science-fiction.

Lemy Manderlan n'était jamais sorti avec une fille sans la payer. Jalousé par ses subordonnés pour ses succès amoureux, le malheureux créateur du Programme de rencontres pour hôtesses de l'air Manderlan n'avait jamais eu un *vrai* rendez-vous, sauf à compter ce bal du lycée où il était allé avec Reddy, Reddy Dolden. Mais ça ne comptait pas, parce que Reddy n'était pas une fille, Reddy était un garçon. Tous les autres, tous les autres rendez-vous à l'exception du rendez-vous avec Reddy Dolden, avaient été préalablement arrangés avec des professionnelles qui ne rêvaient en aucun cas que ce type les sorte de ce qu'elles appelaient le Marché. La moitié du temps, le fait que Manderlan *brayait* pendant l'amour était une raison suffisante pour que les filles en question préfèrent continuer à spéculer sur un marché aussi risqué plutôt que de partager leur vie avec le directeur général de la compagnie aérienne Timequake. L'autre moitié du temps, l'insupportable logorrhée du personnage suffisait à rebuter la plus ambitieuse de ces conquêtes tarifées. Lemy Manderlan était non seulement

un lecteur compulsif de revues pour ados, mais aussi et surtout un des seize hommes les plus détestables sur terre. Il lisait encore Voss Van Conner, ne se lavait jamais les dents, pérorait sans discontinuer sur toute sorte d'âneries, promettait avec la même facilité qu'il oubliait avoir promis et s'imaginait que le monde avait été créé uniquement et exclusivement pour Lui. C'est pourquoi il voyait un psychologue deux fois par semaine. En réalité, *deux* psychologues *différents*.

Lemy Manderlan était persuadé que Dieu le *téléguidait*.

Ou quelque chose dans le genre.

Mais ce n'était pas le pire.

Le pire, c'était qu'il faisait semblant d'être marié à une escort spécialisée dans le mariage blanc, qu'il payait substantiellement pour l'accompagner aux nombreuses fêtes auxquelles, en tant que directeur général de la troisième compagnie aérienne mondiale, il était invité.

C'était ça, le pire.

— Monsieur Manderlan, disait parfois Lissy, sa secrétaire, une blonde rébarbative aux seins jubilatoirement gros, c'est Mme Manderlan.

— Oh – répondait généralement Lemy. Et ensuite : – Passez-la-moi. – Et : – Misty ?

Ce fut le cas ce vendredi-là, Lemy abandonna la revue qu'il lisait, une de ces revues pour ados *(ALLÔ, QUOI)*, pour *faire semblant* d'être marié.

— Lem. – Ça, c'était Misty, l'escort qui, en plus de l'accompagner à toutes les fêtes, avait obligation de lui téléphoner une ou deux fois par jour pour lui demander des choses comme (JE T'ATTENDS POUR DÎNER, MON CŒUR ?) ou (ÇA TE DIT UN BARBECUE CHEZ LES STILTON DIMANCHE, CHÉRI ?). – J'ai rendez-vous avec quelqu'un ce soir.

— Oh, *ah bon*, quelqu'un, Mist ? – Lemy coinça le combiné entre son épaule dodue et sa grotesque oreille. – *Qui*, quelqu'un ?

— Tu ne le connais pas. Il joue de la guitare au bar du coin. Hier, je m'ennuyais, Lem, alors je suis descendue au bar du coin et Rob m'a payé quelques verres. – Misty soupira. – On a couché ensemble, d'accord ? Et maintenant, je crois bien qu'il me plaît.

— OH, BON DIEU ! CHUUUT ! – beugla Lemy en regardant à droite et à gauche. Il était seul dans son bureau mais rougit quand même. – T'es folle, Mist ? Comment tu peux me *dire* une chose pareille ? Tu sais qu'on pourrait, oh, Mist, tu sais ce qu'ils sont peut-être en train de faire *en ce moment même* ?

— Personne ne nous écoute, Lem. Ils s'en foutent, de ce que tu peux bien faire.

— Ils ne s'en foutent pas, Mist. Je suis Lemy Manderlan, dit Manderlan.

Mist soupira de nouveau. En réalité, elle ne soupirait pas. En réalité, elle tirait sur une toute petite cigarette.

— Enfin, dit-elle. Je voulais juste que tu le saches.

Manderlan inspira. Puis expira. Il défit le nœud de sa cravate. Il dit :

— Et qu'est-ce que je suis censé faire *maintenant*, Mist ? Te *virer* ?

— Je ne sais pas – dit Mist. Elle continuait (PFF) à fumer. Sa voix semblait parvenir de très loin. – Fais ce que tu penses devoir faire.

— Et si on te voyait, Mist ? Tu as pensé à ce qui se passerait *si quelqu'un te voyait*, Mist ?

— Écoute, Lem. C'est pas mon problème, dit Mist.

— Ah, non ?

— Non. En plus, j'en ai marre. – Misty souffla la dernière (PFF) bouffée et écrasa le mégot dans le cendrier. – Tu sais quoi, Lem ? J'arrête. Rob me plaît. Je préfère baiser avec lui plutôt que d'aller à tes fêtes débiles. Je préfère baiser avec lui plutôt que t'écouter raconter des *âneries*, Lem.

— *QUOI ?*

— J'ai appelé pour te dire au revoir et à jamais, Lem.

— Oh, non non non non.

— Ah, non ? Pourquoi non ?

— Parce que non.

Mist soupira, cette fois pour de bon (PFFFFF). Et puis elle dit :

— T'as qu'à envoyer un dragon pour me tuer, Lem.

— Mist, écoute-moi.

— À jamais, Lem.

— Oh, non, *Misty* ? murmura Lem.

Mais Mist avait raccroché.

— Oh, non, chuchota Lem. *Mist* ?

Incapable de raccrocher, Lemy regarda le combiné comme si c'était lui qui avait emporté sa femme, pas le dénommé Rob, et, de façon consciente et parfaitement délibérée, il le garda dans la main aussi longtemps qu'il le crut nécessaire, en imaginant que c'était un poisson qu'il maintenait hors de l'eau, un poisson *agonisant* qui ne demanderait pas grâce parce qu'il ne pouvait pas parler.

C'est alors qu'il la vit.

Son visage occupait la majeure partie de la page 117 de l'Album des hôtesses de l'air pour rencontres Manderlan, qu'il ne se souvenait pas avoir feuilleté et dont il n'avait même pas remarqué la présence sur son bureau jusqu'à présent.

Lemy ne le savait pas encore, mais cette fille répondait au nom de Miranda.

Et le numéro de sa page dans l'Album des hôtesses de l'air pour rencontres Manderlan correspondait exactement au nombre de romans que Voss Van Conner avait écrits avant de mourir.

117.

2.

L'AUTRE VOSS ET LES EXTRATERRESTRES

C'est bizarre, pensa l'écrivain, j'ai les cheveux mouillés. Assis sur une chaise en plastique pas très confortable, apparemment au trois millionième rang d'une salle d'attente obscure, l'écrivain étonné fronça les sourcils. La dernière chose dont il se souvenait, c'était d'avoir attrapé distraitement son sèche-cheveux en faisant semblant, comme d'habitude, de viser son reflet avec un pistolet galactique, certain que le type dans le miroir, l'Autre Voss, tirerait le premier.

Si c'était la dernière chose dont il se souvenait, pourquoi diable n'avait-il pas les cheveux secs ? Se serait-il séché les cheveux sans que ses cheveux daignent *sécher* ? Non, bien sûr que non. Voss Van Conner pouvait croire à tout un tas de choses, Voss Van Conner pouvait croire aux Martiens de la taille d'une voiture miniature, il pouvait croire aux chaussures qui vont prendre le thé, il pouvait croire aux planètes habitées par des immeubles qui parlent, mais il se refusait à croire aux chevelures imperméables. Parce que non, même pas la peine d'en parler, ça n'existe pas.

Alors, qu'est-ce qui lui arrivait ?

Et si ce n'était pas *ses* cheveux *à lui* ?

On m'a enlevé, pensa-t-il.

C'est pour ça que je ne me souviens de rien, pensa-t-il.

C'est un coup à eux.

Les extraterrestres.

Enfin.

Voss se mit à rire :

— HOU, HOU.

Ça

le coup des extraterrestres

ça expliquerait non seulement les cheveux mouillés mais aussi la serviette. Voss n'était pas habillé. Tout ce qu'il portait, c'était une serviette bleue. Une serviette bleue constellée de minidauphins.

— Foutus extraterrestres, murmura Voss, amusé.

La chaise occupée la plus proche se trouvait à deux rangées de là. Elle était occupée par ce qui ressemblait à une respectable dame du Moyen Âge, coiffée d'une perruque verte. Voss remarqua alors qu'il avait beau y avoir trois millions de rangées dans cette espèce de salle d'attente, on ne voyait presque personne. Quelques têtes disséminées ici ou là. À attendre on ne sait quoi.

— Madame ? – Voss éleva la voix.

On ne pouvait pas dire que la salle était silencieuse. Ni non plus trop bruyante. Quelques murmures, un petit groupe de trois têtes bavardes au millionième rang, un autre plus nombreux au neuf cent trente-sixième. En esquissant son célèbre sourire, Voss répéta :

— Madame ?

Rien.

Il insista, en élevant encore la voix :

— MADAME ?

La femme ne bougea pas.

Génial, se dit Voss.

Il va falloir que je me lève, se dit-il ensuite.

— Oh, *PU-TAIN*, chuchota-t-il.

Et il se leva.

Avec la serviette aux minidauphins étroitement serrée à la ceinture et le torse nu, son blanchâtre et franchement pas très musclé torse *pas poilu*, Voss s'approcha et, lorsqu'il fut suffisamment près, posa un de ses doigts mouillés sur l'épaule de la vénérable dame et murmura :

— Excusez-moi.

La femme leva la tête.

Elle eut l'air *extrêmement* contrariée d'avoir à le faire.

Ses yeux jaunâtres dirent quelque chose comme :

Oh, sérieusement, vous ne pouvez vraiment pas vous débrouiller tout seul ?

Sauf qu'en réalité elle ne dit rien. Mais Voss se sentit comme s'il venait d'interrompre le spectacle de fin d'année de son arrière-petit-fils *extraterrestre*.

Le visage de la femme, un vrai nid de rides vicieusement *abyssales*, se contracta en une grimace démoniaque. Et elle cracha finalement :

— Quoi encore ?

Voss s'éclaircit la gorge (HUM HUM) et demanda :

— Vous savez ce qu'on fait ici ?

La femme le regarda comme on regarderait quelqu'un depuis le plus haut sommet de l'univers. Ses yeux dirent :

Vous arrivez à me voir ? Moi, je suis tout en haut, et pas vous. *Pas* vous.

Après quoi, c'est elle qui dit :

— On attend.

On aurait cru qu'elle allait ajouter : Imbécile.

Mais elle ne le fit pas.

— On attend ?

Oh, ça y est, *encore* ce regard, pensa Voss. Les paupières de la femme tombèrent une seconde avant de s'envoler à nouveau. Sans doute pour l'infini.

— Denver veut nous voir tous, dit-elle.

— *Denver ?*

La femme acquiesça. Avant de demander :

— Quel est votre numéro ?

— Un *numéro* ?

Oh, le voilà encore. *Ce* regard. Qui disait simplement, cette fois :

C'est pas possible d'être aussi bête.

Voss insista :

— Quel numéro ?

La femme leva les yeux au ciel. Elle montra un côté de la serviette aux minidauphins. Voss découvrit un bout de papier qui dépassait. Après tout, cette femme était, à n'en pas douter, un être supérieur. Voss tira le bout de papier que quelqu'un avait *introduit* dans sa ridicule serviette et dit :

— Ah, mais oui. Le *numéro*.

Après quoi, il retourna à son siège. Il se massa les tempes en essayant de se rappeler ce qu'il pouvait fichtre bien faire dans cette salle d'attente. Peut-être que ce n'était pas les extraterrestres. Peut-être qu'il était là pour rencontrer un certain *Denver*. Peut-être qu'il avait trop bu et s'était dit que le seul moyen de sortir de l'ornière était de changer d'agent. Peut-être que Denver était le meilleur agent littéraire de la ville. Peut-être qu'il avait eu l'idée de changer après que Lana avait menacé de le quitter. Il ne comprenait pas pourquoi Lana avait menacé de le quitter. On peut bien vivre avec un écrivain qui n'a pas de lecteurs. Voss pensait qu'il est plus facile de vivre avec un écrivain qui n'a pas de lecteurs qu'avec un qui en a des millions. Un écrivain qui n'a pas de lecteur, c'est comme un petit animal sans défense au milieu de la forêt. Quelque chose comme un petit lapin avec une patte en moins. Lana exagérait. Lana exagérait *toujours*. Elle disait des choses horribles, elle disait des choses comme (T'ES UN MOINS QUE RIEN, VOSS, UN MOINS QUE RIEN) et (PERSONNE NE VOUDRA JAMAIS LIRE DES HISTOIRES DE DINOSAURES FONCTIONNAIRES), elle disait (GRANDIS UNE BONNE FOIS POUR TOUTES, VOSS), et elle répétait : *(GRANDIS)*. Lana n'était pas une bonne personne. Mais il l'aimait. Il l'aimait comme un petit lapin à trois pattes aimerait son maître, même si ce maître était responsable de ce qui avait fichtre bien pu faire de lui un petit lapin à trois pattes.

Voss regarda autour de lui. Les formes disséminées dans la salle paraissaient regarder vers l'avant. Bon, d'accord. Peut-être que je devrais jeter un coup d'œil, pensa-t-il. Il se leva donc et avança dans ce qui semblait être l'allée principale de cette énorme salle d'attente, jusqu'à apercevoir quelque chose comme un comptoir. Bien qu'à une distance considérable, il pouvait voir ce qui se trouvait derrière. Un type d'une extrême pâleur qui tirait sur sa barbe blonde et légèrement *tressée*. Au-dessus du comptoir et au-dessus du type à la barbe tressée, il y avait un panneau électronique. Le dernier numéro était le 42. Il déplia le papier trouvé dans sa serviette.

— Merde, se dit-il.

Il avait le 117.

Ses cheveux dégoulinaient.

Il pensa : Je suis mouillé mais je n'ai pas froid, pourquoi n'ai-je pas froid ?

— Parce que vous êtes mort, dit une voix derrière lui.

C'était celle d'un type identique à celui derrière le comptoir. Un type à la peau extrêmement pâle et à la barbe blonde légèrement tressée.

— Asseyez-vous, s'il vous plaît, lui dit le type. Et remplissez ce formulaire.

— Excusez-moi, je crois que je vais m'en aller. À la réflexion, je pense que Denver ne peut pas m'aider, dit Voss.

Le type à la peau extrêmement pâle sourit et lui tendit le formulaire quand même. Il dit :

— Remplissez ce formulaire et attendez votre tour, s'il vous plaît.

— Je crois que vous n'avez pas compris ce que je viens de dire.

— Non, je crois que c'est vous qui ne m'avez pas compris – dit l'Homme Pâle dont la présence semblait *grossir* dans sa voix, elle semblait y *naître* comme les arbres naissent dans la terre, une voix profonde et métallique, définitivement *inhumaine* –, monsieur *Van Conner*.

— Eh, minute, comment vous connaissez mon… ?

— Votre nom ? – L'Homme Pâle haussa les sourcils. Ses sourcils d'un blond plus ou moins bleu. – Je viens de vous le dire.

— Non, tout ce que vous avez dit, monsieur Bizarre, c'est que je dois remplir un formulaire pour voir quelqu'un que je n'ai pas envie de voir.

— Vous faites erreur, dit l'Homme Pâle.

— À quel propos ? Que je n'ai pas envie de voir *Denver* ?

— Non. À propos du fait que je ne vous ai pas dit pourquoi vous êtes ici.

— Ah, *ça* ?

— Oui, *ça*.

— Je suis mort ?

— Exactement.

— Génial. Et maintenant, je peux y aller ?

— Pas encore, dit l'Homme Pâle. D'abord, il faut remplir ce formulaire et attendre votre tour.

Chick, Chicken Kiev, l'agent de Voss Van Conner, avait rendez-vous pour déjeuner avec un important éditeur de Winona, Ghostie Backs. Sa collection, la collection de Ghostie Backs, avait fait la renommée mondiale de Chrissie Cattcher et de Rasty Wrenk, deux écrivains déplorables changés en OR, un OR en chair et en os, grâce à l'incommensurable influence que l'ami Ghostie, *alias* Ghostie Beau Sourire, avait sur les suppléments littéraires lus par les lecteurs dignes de ce nom. Kiev imaginait souvent Ghostie dans sa grande maison, en pantoufles, devant la cheminée, une tasse de café fumant dans une main et une énorme télécommande dans l'autre, s'amusant à *téléguider* le monde. D'abord, il *téléguidait* les critiques littéraires vers les nouveautés de sa collection, Ghostie Backs Présente, ensuite il *téléguidait* les lecteurs vers les librairies. Comment réussir à vendre la soporifique Chrissie Cattcher autrement qu'en pointant un pistolet entre les deux yeux de son futur lecteur ? Sans parler de Charles Dodgson. Enfer et damnation ! Lui, Chicken Kiev, avait reçu Charles Lutwidge Dodgson dans son bureau ! Il l'avait vu *pleurer* ! Son manuscrit était si mauvais que Chick n'avait eu d'autre choix que le *déchirer*, oui, il l'avait fait, et sans le moindre remords, car il était persuadé de rendre service à l'humanité en éloignant ce minable pleurnichard du monde sacré des lettres, mais l'ami Ghostie était arrivé après ça, ce (FOUTU) Ghostie Beau Sourire Backs, et il l'avait changé en OR, et Chicken Kiev avait pleuré, ça oui, il avait pleuré pendant trois jours absurdes et dix-sept interminables nuits.

Mais la chance était sur le point de tourner.

Chick le *sentait*.

Ce matin-là, il s'était réveillé avec l'étrange sensation de posséder un yacht, car c'était précisément ce dont il avait rêvé. Qu'il possédait un yacht. Un yacht gigantesque. Un yacht auquel il avait donné un nom. Il l'appelait Rick. Chick l'avait vu garé devant son immeuble. Il était superbe. Il *brillait*.

— Un bateau ? chuchota une voix féminine au téléphone.

C'était la voix de Billie Beckman.

Sa dernière conquête.

— Un yacht, la corrigea Kiev, en posant le pied gauche sur un manuscrit de six cents pages qui commençait à prendre la poussière. Devant chez moi. Tu ne trouves pas ça bizarre ?

Billie Beckman avait écrit un horrible roman sur un mutant qui refusait de se laisser pousser la barbe dans un monde où un mutant sans barbe était un paria. Chick pensait que le fait que tous les amants de Billie sauf le dernier aient été barbus avait quelque chose à voir là-dedans. Chick était allé chez elle une fois ou deux. Il avait vu des photos de ces types. Ils n'avaient pas l'air méchant. Mais ils n'étaient plus là. Ils étaient *morts* pour elle. Cependant, ils restaient au mur, formant une étrange collection de Barbus Disparus. Dans l'espoir que ça marche, Chick avait commencé à se laisser pousser la barbe. Mais tout ce qu'ils avaient fait, c'est boire un verre ou deux dans cette maison remplie de photos de barbus. Ils s'étaient embrassés, sans trop d'enthousiasme, le jour où Chick lui avait annoncé qu'il avait rendez-vous avec l'ami Ghostie. Exactement une semaine plus tôt. Ils ne s'étaient pas revus depuis mais ils s'étaient téléphoné trois fois. Chaque fois, c'était Chick qui avait fait le numéro et Billie qui avait décroché le téléphone.

— Tu crois que tu vas faire affaire ? demanda-t-elle pleine d'espoir.

Chick ne lui avait pas encore dit qu'il ne comptait pas parler d'elle à Ghostie. Chick voulait parler de Voss. Il avait attendu une telle opportunité pendant des *siècles*. Une opportunité pour Voss.

— Oh, eh bien. Peut-être – répondit Chick. Il avait des fourmis dans la jambe, alors il décida de donner un coup de pied dans la pile de pages dépourvues de sens pour la ramener à une hauteur plus raisonnable. – On dîne ensemble ce soir pour fêter ça ?

— Et s'il ne veut pas de moi, Kiev ? – Elle avait décidé de l'appeler Kiev, ce que Chick détestait profondément. – Et si, *maintenant qu'il est mort*, c'est Voss qu'il veut ?

Le sang de Chick se glaça dans ses veines. Pourquoi avait-elle dit ça ? Pourquoi avait-elle dit que Voss était *mort* ?

— Pourquoi tu dis ça, Becks ? *Voss n'est pas mort*.

— Oh, mais bien sûr que si, Kiev, l'interrompit l'écrivaine, sûre d'elle. Tu n'as pas lu les journaux ?

— Les journaux ? Quels journaux ? – Chick retira son pied du manuscrit décapité, se ratatina dans son inconfortable fauteuil de bureau et répéta hystériquement : – Quels journaux, *Becks* ?

— Tu ne lis pas les journaux, Kiev ?

Chick soupira (PFF).

— Dis-moi de quels journaux tu parles, Becks.

— Personne ne t'a appelé ?

— Becks.

— En voilà un drôle d'agent, Kiev.

— Oh, ne recommence pas avec ça.

— Et si ç'avait été moi, Kiev ?

— Je vais raccrocher, Becks.

— Tu ne vas pas raccrocher, Kiev.

Kiev garda le silence. Finalement, il dit :

— Il est vraiment mort, Becks ?

— Pourquoi je te mentirais, Kiev ?

— Oh, Becks, mais pourquoi diable est-il *mort* ?

Chrissie Cattcher chercha à tâtons ses lunettes sur la table de nuit. Ghostie Beau Sourire ronflait à ses côtés. Ghostie Beau Sourire ronflait depuis ses treize ans. Il le lui avait raconté cette nuit même. L'écrivaine l'avait noté dans son carnet. En réalité, elle avait noté ceci : "Un Martien qui n'est jamais allé camper avec sa classe de peur que ses camarades découvrent qu'il ronfle." Après quoi, Ghostie avait continué à parler de ses ronflements. Il lui avait dit qu'il n'avait pas fermé l'œil de la nuit la première fois qu'il avait couché avec une fille, de crainte que ses ronflements la réveillent. Ensuite il lui avait dit qu'il pensait souvent que s'il était devenu le Grand Ghostie Backs, c'était uniquement pour pouvoir dormir quand il couchait avec une fille.

— Quand on est un homme important, peu importe ce qu'on fait, tout ce qui compte, c'est qu'on est important, lui avait-il dit.

Chrissie avait acquiescé avec enthousiasme et lui avait demandé de répéter cette phrase pour la noter dans son carnet. Parce que le Martien qui avait peur du camping pouvait très bien devenir un type important et prononcer une phrase comme celle-là.

— Vous voilà, dit l'écrivaine.

Elle venait de trouver ses lunettes sur la table de nuit. Elle les mit et s'assit dans le lit pour retrouver le petit Martien qui ne la quittait jamais. C'était une figurine en plastique vert.

— Ah, Sam, tu es là, lui dit-elle.

Le Martien était par terre, au milieu des vêtements.

Elle l'attrapa et dit :

— On s'en va d'ici tout de suite.

Le Martien ne dit rien.

— On s'en va et on appelle Ted pour lui dire qu'on veut le voir ce soir, d'accord ? Il dira sûrement que je n'aurais pas dû manquer la réunion. Ted dit toujours que je ne devrais pas manquer les réunions. Mais tu sais aussi bien que moi que je n'ai pas le choix.

Ghostie se retourna de son côté du lit.

— Chut… susurra l'écrivaine à son petit Martien.

Et elle se mit à s'habiller.

— Je suis d'accord avec toi, avant d'appeler Ted, on devrait prendre un petit-déjeuner, disait Cattcher en ajustant des collants. Ou alors, on pourrait appeler Ted pour qu'il vienne le prendre avec nous.

— Qui diable est Ted ?

Ghostie s'assit dans le lit, en s'efforçant de *construire* un de ses sourires envoûtants. Il y parvint sans effort. Chrissie le vit se refléter sur son torse brillant, bronzé et extrêmement musclé.

— Oh, Ted ? C'est *personne*, dit l'écrivaine.

— C'est quoi, ça ? demanda l'éditeur.

Il parlait du petit Sam.

— Oh. C'est – Chrissie rougit – *rien*.

— Donne-moi ça, ordonna Ghostie.

— Non, dit l'écrivaine.

Ses immenses lunettes commencèrent à glisser le long de son nez.

Ghostie se dit qu'il devait arrêter de coucher avec des écrivaines.

Puis il remarqua son téton gauche. Il était énorme. Le droit, au contraire, était tout petit et presque grisâtre. L'éditeur se frotta les yeux. Il dit :

— Oh, allez, Chrissie. Tu étais en train de parler avec je sais pas quoi. Tu ne vas pas me laisser voir ?

L'écrivaine fit non de la tête.

Ghostie sourit.

— D'accord, dit-il. Comme tu veux.

— Il faut que j'y aille, Ghost, s'empressa d'ajouter l'écrivaine.

Ses sourcils fournis auraient pu ajouter : C'est important.

— Bien sûr, Chriss, dit l'éditeur. Vas-y. Mais avant, dis-moi si le nom de Chicken Kiev te dit quelque chose.

Chrissie Cattcher blêmit.

— Tu le connais ?

Ça, c'était Ghost.

— C'est l'agent de Voss Van Conner.

— Génial. Je vais donc déjeuner avec l'agent de Voss Van Conner, dit Ghostie qui n'avait même pas pris la peine de vérifier si le Chick en question avait quelque chose qui pouvait l'intéresser. Je devrais me réjouir ?

Chrissie Cattcher pensa (OUI).

Mais elle dit :

— Personne ne connaît Voss Van Conner.

— C'est un tort ? demanda l'éditeur en tendant la main pour attraper son paquet de cigarettes.

Chrissie pensa (OUI). Elle pensa (ÉVIDEMMENT). Elle pensa (TOUT LE MONDE DEVRAIT CONNAÎTRE VOSS VAN CONNER).

Mais elle dit :

— Je ne sais pas.

Ghost s'était allumé une cigarette. Il avait mis sa montre. Il s'était assis sur le lit.

— Il écrit quel genre de livres ?

Chrissie pensa (DES LIVRES MERVEILLEUX).

Mais elle dit :

— Des histoires de dinosaures.

Ghostie faillit s'étouffer avec la deuxième bouffée.

— Des histoires de dinosaures ? dit-il.

Chrissie acquiesça.

Qu'est-ce qu'elle était en train de faire ? Est-ce qu'elle n'était pas une *vanconnerienne* ? Est-ce qu'elle n'aurait pas dû expliquer à Ghost que ni elle ni aucun autre écrivain de science-fiction de Winona n'existeraient sans Voss Van Conner ?

Ghostie tira à nouveau sur sa cigarette.

— Tu crois que je devrais annuler le rendez-vous ? demanda-t-il.

— Non, s'empressa de répondre l'écrivaine. Je suis peut-être un peu cruelle. Rappelle-toi ce que disaient de moi tous les critiques avant que *tu* me trouves. Si tu les avais écoutés, Chrissie Cattcher n'existerait pas.

Ghostie sourit.

Il dit :

— Ça, c'est la bonne attitude, petite.

Et il tendit le bras pour caresser l'étrange téton grisâtre.

— Oh, Ghost. – Chrissie repoussa maladroitement sa main. – Je suis vraiment désolée mais il faut que j'y aille.

— Je suis sûr que ton petit Martien peut attendre, dit Ghost en montrant la main qui tenait Sam. Comment tu l'as appelé ? *Ted ?*

Robbie, Robbie Stamp, la meilleure et la plus instable amie de Voss Van Conner, auteure, comme lui, d'une poignée de satires romantico-galactiques qui n'avaient pas encore trouvé leur lectorat et ne le trouveraient peut-être jamais, ne se souvenait pas d'avoir appelé un foutu plombier, et pourtant elle en avait un devant elle. Et de la poche arrière de son pantalon, un gigantesque Wenson & Co. qu'il avait dû payer moins cher qu'un petit-déjeuner au Dunthorn Dinner, dépassait un vieil exemplaire de *Mlle Slope est morte*, la première enquête de la détective intergalactique Melissa Widdmen.

Cette foutue Melissa Widdmen.

— J'arrive pas à y croire, murmura l'écrivaine.

— Vous dites ?

Ça, c'était le plombier. Le type venait d'entrer dans son pavillon de banlieue délabré avec le premier roman de Chrissie Cattcher dans la poche arrière de son immense pantalon.

— Vous aimez *ce truc* ? demanda l'écrivaine en montrant la poche du Wenson & Co.

— Oh. – L'homme sourit. Il n'avait pas un joli sourire. Il manquait un morceau à la moitié de ses dents. – C'est un livre.

— Vous m'en direz tant. – Les sourcils blonds de Robbie Stamp, brillants et, à cet instant précis, *en bataille*, se haussèrent en signe de grotesque mépris. – Et devinez quoi. Il ne va pas se mettre à vous parler, il faut *le lire* !

— Très drôle – dit le plombier. Et il avança dans la maison, en se disant que sa cliente avait dû passer une mauvaise nuit et qu'elle avait envie de l'embêter. – C'est par ici ?

— Non, dit l'écrivaine en montrant la rue. C'est par *là*.

— Sérieux ?

— Bien sûr que c'est sérieux – dit l'écrivaine. Elle montrait toujours la rue. La vieille route au bout de son jardin à l'abandon où le plombier avait garé sa fourgonnette, une Portbane Lanoir. – Du vent.

— Vous allez me mettre à la porte parce que je lis un livre ?

— Vous ne lisez pas un livre. Vous lisez Chrissie Cattcher.

— Chrissie quoi ? – Toujours à l'intérieur de la maison, le plombier soupira. – Écoutez. Je ne sais pas ce qui ne vous plaît pas chez moi, au juste, mais je ne m'en vais nulle part. Je dois réparer votre évier.

L'écrivaine soupira. Sa frange frisée en bataille sursauta (HOP) et revint s'aplatir contre son front pâle.

— Mon évier n'a absolument aucun problème, monsieur… – Robbie désigna le pantalon extrêmement bon marché et ajouta : – Wenson & Co.

L'homme soupira aussi. Il secoua la tête. Il essaya de sourire. Il se sentit stupide. Il laissa tomber les bras. Et dit :

— Vous savez quoi ? Je me barre. J'ai pas à supporter ça.

Le plombier fit demi-tour. Robbie Stamp sourit. Elle dit :

— Je vous souhaite une journée horrible.

— Et moi, de vous noyer dans votre cuisine.

— Mon évier n'a absolument aucun problème, insista l'écrivaine, de moins en moins sûre d'avoir raison.

Après tout, elle avait bien dû appeler le plombier à un moment ou un autre, et on n'appelle pas un plombier pour le plaisir de bavarder en pyjama.

— C'est ça, dit le plombier. Bien sûr.

Et il se barra.

En allant vers sa voiture, il mit un coup de pied dans le journal du matin.

— EH ! cria Robbie Stamp.

— ALLEZ EN ENFER ! beugla le plombier, avant de jeter sa caisse à outils sur le siège, de s'asseoir et de claquer furieusement la portière de sa petite Portbane Lanoir.

— Ben tiens, en enfer, grommela Stamp, et elle quitta le porche en traînant les pieds, ses tout petits pieds chaussés de tennis en lambeaux, jusqu'au journal, qu'elle ramassa en ajoutant : Comme si je n'y étais pas déjà.

Elle regarda la vieille Portbane Lanoir disparaître et rentra dans la maison. Le plancher grinça sous ses pieds dans le couloir, sous le tapis sale et effiloché. Elle s'assit à la table de la cuisine, jeta un coup d'œil à l'évier rempli d'assiettes sales, l'évier bouché qui puait la mort et prit dans sa main droite gelée la tasse de café encore fumante qu'elle venait de se servir quand on avait sonné.

Elle ouvrit ensuite le journal.

Elle but une première gorgée de café.

Les nouvelles étaient déprimantes.

Ce n'était pas elle qui s'était abonnée au journal, c'était Vincent, et maintenant Vincent était de l'histoire ancienne et il fallait qu'elle continue à lire les nouvelles comme si elle y accordait de l'importance.

Elle tourna les pages comme si au lieu d'un journal c'était un livre de coloriage qu'elle avait devant elle, et qu'elle cherchait le bon dessin, sans s'intéresser à ce qui n'attirerait pas son attention.

Jusqu'à ce qu'elle lise :

Elle lut un peu plus et

oh, non

elle courut dans le couloir, trébucha sur un tas de livres et se mit à leur donner des coups de pied (OH, BON SANG, FICHEZ-MOI LA PAIX, OK ? J'AI PAS DE TEMPS À PERDRE AVEC VOUS MAINTENANT, BARREZ-VOUS, BARREZ-VOUS LOIN), elle leur donna des coups de pied puis décrocha le téléphone et composa un numéro, un numéro qu'elle connaissait bien, un numéro qu'elle avait composé trop souvent mais qu'elle ne composait plus depuis trop longtemps, et elle attendit, une tonalité, deux tonalités, trois, six, dix, et finalement elle entendit une voix à l'autre bout du fil, une voix qu'elle n'entendait pas depuis trop longtemps :

— Salut, c'est Voss. Je suis sur une autre planète. Laissez un message et je l'écouterai en rentrant si un extraterrestre à trois têtes ne me dévore pas.

(BIIIII-P)

— VOSS, ÉCOUTE, C'EST ROBB À L'APPAREIL. JE VIENS TOUT JUSTE DE LIRE UNE IDIOTIE DANS LE JOURNAL ET JE VOULAIS SEULEMENT M'ASSURER QUE TU VAS BIEN ET QUE TU N'ES PAS… OH, POURQUOI ON NE S'EST PAS PARLÉ DEPUIS TOUT CE TEMPS, VOSS ?

Un bruit sourd à l'autre bout. Comme des cadavres qu'on traîne. Des cadavres en métal. Et une voix :

— Robb ?

— Lan ?

— Il est mort, Robb.

— Quoi ? Non, Lan, écoute. Il est là ? Passe-le-moi.

— Il est mort, Robb.

— Non, écoute, Lan.

— Je vais raccrocher, Robb.

— Non, écoute…

CLIC.

— Merde, murmura Robb.

Puis elle se mit à cogner le combiné du téléphone contre le mur jusqu'à l'éclater en morceaux.

BAM BAM BAM.
CRAC.

Le stylo à la main, déterminé à en finir le plus vite possible avec cette désagréable formalité, Voss Van Conner jeta un coup d'œil au formulaire que l'Homme Pâle voulait lui faire remplir. Il lut :

FORMULAIRE E-236-R401
SUJET DE TYPE VV3RR5

— Sujet de type VV3RR5 ? se demanda-t-il. Qu'est-ce que ça peut fichtre bien vouloir dire ? Écrivain de science-fiction *mort* ?

À côté de lui sanglotait un jeune homme d'aspect jaunâtre.

Voss haussa les épaules.

Il écrivit son nom sur le formulaire.

Il lut :

ATTENTE SPONSORISÉE PAR
WORLD WAR 24 ENTERPRISES

— Attente sponsorisée ? C'est quoi, ces Martiens ? Il y a vraiment des compagnies qui sponsorisent des enlèvements ? Vers quelle planète de fous on va ?

Le jeune homme d'aspect jaunâtre cessa de sangloter et regarda Voss comme si des rayons lumineux jaillissaient de son torse blanchâtre et glabre.

— Une *planète* ? susurra-t-il.

Qu'il prononça comme ça : "Ume mamète ?"

Il avait le visage très rouge. On aurait dit qu'il pleurait depuis un bon moment.

Voss l'ignora. Il se reconcentra sur le formulaire et découvrit que ce n'était pas un formulaire à proprement parler. C'était plutôt un *questionnaire*. Et les questions étaient franchement stupides. La première ressemblait à ça :

1. Vous êtes une Girafe Très Célèbre. On vous invite au late-show le plus regardé sur la plus importante chaîne de télévision du monde. Il y a trois nuits que votre nervosité vous empêche de dormir. Et le jour J, vous vous rendez compte que vous avez perdu le petit dinosaure porte-bonheur qui ne vous quitte jamais. Que faites-vous ?

a) J'appelle l'émission, je dis que je suis malade et je cherche comme une folle le petit dinosaure, en sachant bien qu'ils n'annuleront pas l'interview mais qu'ils changeront de jour et, bon, l'invitation peut bien attendre un autre moment.

b) Je décide de ne pas aller à l'émission. Ni ce soir ni aucun autre. Après tout, je suis une girafe célèbre pour ses frasques.

c) Je me dis que je ne suis plus un bébé girafe et que je n'ai besoin d'aucun dinosaure porte-bonheur pour aller à une émission de télévision. Alors j'y vais et je ne me demande pas une seule fois si je ne suis pas en train de trop parler.

— Un *bébé* girafe ? Ha, s'esclaffa Voss. Ha ha.
Il rit un bon moment. Il rit jusqu'à en pleurer.
Il cocha le c).
Il lut la question suivante :

2. Vous êtes une Girafe Très Célèbre. Un jour, vous écrivez un roman. On vous le refuse. Vous en écrivez un autre. On vous le refuse. Il semble évident que vous ne serez jamais écrivain. Mais vous continuez à écrire. Vous continuez vraiment à écrire ?

a) Bien sûr. Ce n'est pas EUX qui décident. C'est MOI qui décide.

b) Non, mais j'engage quelqu'un pour le faire à ma place. Qui sait, c'est peut-être la bonne solution ? Est-ce que les écrivains écrivent vraiment tous leurs romans ?

c) Bien sûr que non. Je suis une Girafe Très Célèbre et je n'ai pas à perdre mon temps avec quelque chose qu'on n'estime visiblement pas à sa juste valeur.

— Oh. C'est le a). Ils ne décident jamais. C'est toujours *toi* qui décides, murmura l'écrivain.
Il cocha le a).

Il lut la question suivante :

> 3. Vous êtes une Girafe Très Célèbre. Mais soudain, vous cessez de l'être. Vous devenez une girafe comme une autre. Tellement comme les autres que personne ne la voit. Une girafe de la taille d'une fourmi de Debney. Que faites-vous ?
>
> a) J'en profite. Je n'ai jamais aimé la célébrité.
>
> b) Je déprime et je me mets à engloutir du pop-corn de Druth jusqu'à en exploser. Qui voudrait être invisible ?
>
> c) Je n'y crois pas. Et je continue à vivre comme la Girafe Très Célèbre que je serai toujours.

— C'est quoi, Druth ? – Cette fois, Voss releva la tête. – Tu as déjà entendu parler du pop-corn de *Druth* ?

Le garçon qui pleurnichait fit non de la tête. Il avait les cheveux très courts et des taches de rousseur sur le nez. Il ne ressemblait pas à grand-chose. Il portait des pantoufles de femme.

— Ton formulaire est aussi idiot que le mien ? demanda l'écrivain.

Le garçon ne dit rien. Il se contenta de le regarder avec des yeux tellement inondés que Voss rêva d'y assister au spectacle du premier minibébé orque en captivité dans un *œil*.

— Pourquoi tu pleures ? lui demanda-t-il.

Le garçon haussa les épaules.

— Ce type t'a fait quelque chose ?

Le garçon fit non de la tête.

— Tu es muet ?

Le garçon fit non de la tête.

— Moi, je suis écrivain. Écrivain de science-fiction. Je m'appelle Voss Van Conner. Tu as entendu parler de moi ?

Le garçon fit non de la tête.

— C'est quoi ton fichu problème ?

Le garçon susurra quelque chose. Voss n'arriva pas à l'entendre.

— Quoi ? Tu peux parler un peu plus fort ?

Le garçon le regarda dans les yeux. Il dit :

— Je ne veux pas être mort.